

## UN GRAND « EUROPÉEN » ALBERT DE BERZEVICZY

---

Qu'on me permette d'évoquer un souvenir des années entre toutes douloureuses. La guerre sévissait, exacerbant les passions mauvaises et menaçant d'éteindre à jamais le flambeau de la civilisation occidentale, et voici que, permissionnaire pour la première fois, dans les dernières semaines de 1915, j'eus l'occasion de lire<sup>1</sup> un remarquable article sur *L'Esprit de l'Humanisme et la guerre*. Il y avait là des pages utiles et pénétrantes, d'une haute noblesse morale et d'une entière sérénité intellectuelle, qui, mettant les valeurs spirituelles au premier plan de toute éducation, demandaient le maintien des disciplines anciennes où tous les peuples, quelles que soient leurs aspirations historiques et leurs revendications nationales, peuvent retrouver la source du beau et de l'idéal. C'était un acte de foi dans la force bienfaisante de l'idéal humain classique et cela, qui était la traduction d'une conférence donnée quelques semaines auparavant à la Société des Amis de l'Enseignement classique à Vienne, était signé : Albert de Berzeviczy, ancien ministre, président de l'Académie de Hongrie.

Ainsi donc il y avait toujours — même en pleine tourmente, au milieu des plus dures désillusions — des esprits de noblesse et de clarté qui gardaient leur confiance dans l'humaine solidarité créée par la culture humaniste, qui se refusaient à considérer l'étranger autrement que « comme un homme qui est votre égal et qui mérite autre chose que des sentiments de haine, d'envie et de mépris », qui continuaient d'apprécier sans préjugé les belles créations de l'esprit national des autres peuples, tout en demeurant fidèles à leur propre idéal national. Cette solidarité, écrivait M. de Berzeviczy, « n'a pas encore dit son dernier mot ;

(1) *Revue Politique internationale*, juillet-août 1915, p. 22-37.

elle n'a pas encore donné toute sa mesure, heureusement, malgré les chocs qu'elle a subis ». Elle revêt encore le noble caractère de conciliatrice, elle reste le « patrimoine commun et traditionnel capable de jeter un pont sur tant d'abîmes entr'ouverts, de ramener la bonne entente et le travail en commun des peuples aujourd'hui ennemis ».

Or ces paroles de confiance et d'amitié, dont la résonance devait être si profonde, m'arrivaient d'un pays qui, converti au christianisme occidental, par un pape français, s'était institué le défenseur de cette civilisation chrétienne en la protégeant de son corps meurtri contre les hordes barbares de l'Orient. Il y avait moins d'un siècle, on parlait avec admiration dans Paris et à travers la France, des efforts libéraux d'un Louis Kossuth, des poésies enflammées d'un Alexandre Petöfi, de l'œuvre grandiose de Széchenyi, « le plus grand des Hongrois », des réalisations « culturelles » du baron Eötvös. C'était le temps où Liszt, à l'âme ardente et géniale, conquérait les plus délicates amitiés et les plus folles amours. Quelques années après, la Chambre hongroise avait retenti des appels enflammés de Daniel Irányi demandant une intervention officielle de son gouvernement entre les belligérants franco-prussiens de 1870 et dénonçant les prétentions allemandes sur l'Alsace et sur la Lorraine où il voyait une violation du droit des gens et le germe des plus redoutables conflits à venir. Et je songeais, en reprenant, au terme de ma brève permission, le chemin des tranchées de l'Artois, qu'entre Hongrois et Français, il était une longue amitié qui avait ses lettres de noblesse et qui ne pouvait pas ne pas renaître. J'emportai avec moi l'article de M. de Berzeviczy, je le fis lire aux officiers qui, dans le secteur où nous vivions dangereusement, évoquaient volontiers les amitiés d'autrefois dont la France était si fière — et c'est ainsi que nous commençâmes à apprécier, à admirer, disons le mot, à aimer, un homme qui avait, en pleine guerre, revendiqué les droits de l'humanisme avec une vigueur toute française.

Et c'est peut-être à cause de cela que mon premier contact matériel avec M. de Berzeviczy fut imprégné d'une si chaude atmosphère de vibrante sympathie. Il y a trois ans, je promenais à travers la Hongrie une curiosité passionnée ; mon admiration sans réserve allait de la beauté

des femmes, dont les yeux de velours enveloppaient d'innombrables séductions, à la culture raffinée des hommes qui s'ingéniaient à guider mon ignorance, à m'instruire des choses hongroises, à me dire des sentiments que toujours ils avaient nourris pour la France, à laquelle en vérité, ils n'avaient pas fait la guerre entre 1914 et 1918. J'avais grande hâte d'être présenté à M. Albert de Berzeviczy, et ce fut lui qui vint à moi, avec cette simplicité charmante dont ceux-là seuls qui sont « nés » peuvent être capables. Et c'est peu de dire que je le connus alors dans sa grâce exquise ; en vérité je le reconnus tel qu'il m'était apparu à travers les lignes de cet article de 1915. « Si nous tenons à maintenir l'enseignement des humanités, l'étude des trésors intellectuels et de la vie des peuples anciens qui ont été les guides de tous les autres, c'est principalement parce que nous avons besoin de conserver cet idéal plein de noblesse et qui a fait ses preuves. Plus l'idéal disparaît de la vie pratique pour faire place à une hypocrisie déloyale ou à un cynisme effronté, plus l'élément utilitaire cherche à pénétrer dans l'enseignement, plus aussi nous devons veiller sur nos classiques et sur l'idéalisme ». De quand datent-elles, ces paroles que j'entends encore ? M. de Berzeviczy les prononça-t-il en 1915 devant un auditoire où ne se trouvait aucun Français ? les prononça-t-il pour moi en me guidant (avec quelle sûreté de goût et quel amour de toutes les productions de la civilisation hongroise !) à travers les admirables Musées de Budapest ? Peu importe après tout : elles remontent à l'une et l'autre date, elles font partie de la substance même de cet esprit d'élite en qui se réunissent toutes les noblesses de sa race et tout l'apport des cultures étrangères. Je comprenais de mieux en mieux pourquoi j'avais été si profondément conquis et quelles affinités électives « rapprochaient » nos tempéraments nationaux.

Juriste et homme d'État, historien et président de l'Académie de Hongrie, M. de Berzeviczy, qu'entoure la confiance unanime de ses compatriotes, nous apparaît comme le type représentatif de la race hongroise dont il faudra bien préciser quelque jour, *sine ira et studio*, les incomparables qualités morales et intellectuelles. Il ne nous appartient pas d'apprécier son œuvre, multiple et profonde,

et nous rappellerons seulement quel monument il a élevé dans le champ des études historiques par son grand ouvrage sur la Hongrie entre 1848 et 1867<sup>1</sup>. Mais ce que nous voulons répéter, c'est de quelle façon il nous apparaît comme le plus admirable agent de liaison entre son pays, si souvent méconnu, et les civilisations occidentales et méditerranéennes. Il a d'ailleurs écrit en français — dans une forme sobre et vigoureuse — de nombreuses études d'histoire et d'art, qui attestent l'ampleur de son talent et la finesse de son goût<sup>2</sup>.

Il est caractéristique que ses premières études l'aient incliné, comme par une pente naturelle de son esprit, à suivre les voyageurs hongrois qui visitèrent l'Italie au cours des derniers siècles, et à apprécier les artistes italiens qui vinrent en Hongrie à l'époque de Mathias Corvin. Échanges réciproques et dettes fondamentales dont le présent garde la trace. Il est d'ailleurs un personnage — Béatrice d'Aragon — qui concrétise, dans sa maison aux tristes aventures et dans ses fiançailles successives, un moment essentiel de ces rapports entre la Hongrie continentale et l'Italie attirante : M. de Berzeviczy s'attacha à cette destinée douloureuse et prenante, et il nous l'a retracée avec infiniment de science et d'émotion<sup>3</sup>. Que dire des articles qu'il donna, dans les trois premiers fascicules de 1912, à l'ancienne *Revue de Hongrie*, sur la peinture de paysage chez les peuples romans jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ? Il est difficile d'analyser avec plus de pénétration les enluminures de nos vieux livres d'heures, les paysages dont les peintres florentins se plurent à faire le fonds de leurs tableaux de portraits, les créations de Nicolas Poussin. Par delà l'Italie, il remonte jusqu'aux trésors de l'hellénisme, visitant Olympic, Athènes, Eleusis, Argos, Delphes, et tout humaniste retrouvera le frisson de la beauté antique en relisant les impressions qu'il nous a contées, avec précision, avec élégance, dans six articles qui se suc-

(1) *Az abszolútizmus kora Magyarországon* (L'époque de l'absolutisme en Hongrie), 3 vol. in-4°. Budapest, 1922-30.

(2) Rappelons surtout sa remarquable étude sur *Béatrice d'Aragona, reine de Hongrie*, 2 vol. Paris, 1911.

(3) *Béatrice d'Aragona*. Milano, Editioni, Corbaccio, 1931, 320 p. in-4°.

cédèrent de janvier à octobre 1913 dans la même revue.

La guerre, ainsi que nous l'avons vu, ne put ralentir une activité tout entière consacrée au service de la Hongrie, initiatrice d'art et gardienne de beauté, au service du droit et de toute culture humaine, généreuse et désintéressée. Il nous a dit ici même la valeur des travaux qui garderont de périr le nom de Guillaume Fraknoi, historien hongrois (1843-1924)<sup>1</sup> où ce que signifie l'idéalisme du savant orientaliste Alexandre Csoma de Kőrös (1784-1837)<sup>2</sup>. Surtout, profitant des moindres occasions pour mettre l'Académie qu'il préside en sa vraie place qui est la première, pour faire connaître au monde civilisé les ressources intellectuelles de la Hongrie, il sut prononcer sur Louis Pasteur<sup>3</sup> ou sur Marcelin Berthelot<sup>4</sup> les paroles d'universelle gratitude qui se trouvèrent être tout naturellement celles dont l'amitié française pouvait être le plus profondément émue et reconnaissante.

Car nul ne connaît mieux que M. Albert de Berzeviczy la valeur des choses de l'esprit qui appartiennent à l'humanité et qui sont le principe des profondes amitiés internationales. Ouvrant en 1928 la LXXXVIII<sup>e</sup> session de l'Académie de Hongrie, son vénéré président pouvait rappeler avec un légitime orgueil que jamais, même au plus fort de la guerre, les Hongrois ne songèrent à boycotter les œuvres qu'ils avaient admirées et aimées chez des peuples provisoirement hostiles, et nul n'a pu leur reprocher d'avoir rayé des noms de savants et d'écrivains étrangers sur la liste des membres de leurs sociétés savantes et littéraires. « Dans les théâtres, les œuvres marquantes des nations ennemies furent toujours bien accueillies »<sup>5</sup>. On ne saurait mieux dire, et là est le secret de la noblesse hongroise. Au-dessus de la lutte des générations, par delà les chocs des peuples, M. Albert de Berzeviczy fait entendre la parole idéale et humaine, celle qui demeure et qui emporte l'assen-

(1) *Revue des Études Hongroises*, 1928.

(2) *Ibidem*, 1934.

(3) *Louis Pasteur*. Discours d'ouverture de la séance commémorative de l'Académie de Hongrie... (en français). Édit. de l'Académie, 1922.

(4) *Marcelin Berthelot*. Discours... (en français). Édit. de l'Académie, 1927.

(5) *L'Influence de la guerre et des traités de paix sur la science et la littérature Revue de Hongrie*, juillet-août 1928).

timent universel. Il est, au même titre peut-être que le grand Apponyi, un des plus parfaits ambassadeurs de la pensée hongroise, un des plus grands ouvriers de la culture universelle, un des tenants de la plus noble cause, celle de l'amitié franco-hongroise.

Louis VILLAT.

*(Université de Toulouse.)*

---